

Le journal de la Cousinade Ollivro

Le journal de la cousinade paraîtra 3 fois. Numéro 2 - Mars Avril 2014

LA FAMILLE S'AGRANDIT

Dans le premier numéro du journal de la cousinade nous indiquions que Pierre Ollivro et Mauricette Tavel avaient 5 enfants. Depuis les recherches se sont poursuivies. Avec l'aide du centre Généalogique 22 et notamment Danielle Le Conte (une petite cousine de Plémy !) la famille compte désormais 12 enfants, ce qui n'était pas exceptionnel à l'époque; 8 filles et 4 garçons nés entre 1729 et 1750. Il est précisé dans les registres paroissiaux de Plumieux que Mathurine est décédée en 1730 dans la forêt de Coëtlogon, dans la hutte de sabotier de son père. En effet, les sabotiers se déplaçaient de forêt en forêt en fonction du bois disponible : hêtre, aulne, bouleau, noyer... nécessaire à la fabrication des sabots. Des enfants sont donc nés à Plumieux, l'Hermitage-Loge, Plédéliac, Lanfains, Saint-Brandan, Plémy, pour ceux dont nous connaissons le lieu de naissance. Nous ne savons toujours pas d'où viennent Pierre et Mauricette mais leurs trois premiers enfants sont nés à Plumieux, en limite du département actuel du Morbihan (les départements n'existaient pas à l'époque) ce qui pourrait indiquer que Pierre et Mauricette venaient du sud Bretagne. Si nos recherches se poursuivent dans les registres

paroissiaux et les registres d'Etat civil, nous rencontrons également de nombreuses personnes dont des parents portaient le patronyme Ollivro. Et c'est à chaque fois des souvenirs qui refont surface, des photos et documents transmis de génération en génération qui nous sont confiés. Nous les numérisons afin de les préserver. Certains seront présentés lors des journées de la Cousinade les samedi 28 et dimanche 29 juin. Citons notamment les livrets militaires de

Emmanuel Ollivro de la classe 1882, dont nous avons publié la photo avec Marie Victoire Moy dans le numéro 1 ; celui de Louis Marie Ollivro, né à Langast en 1881 de la classe 1901, et mobilisé le 12 août 1914 ; celui de Louis Marie, de la classe 1915, né en 1895 à Morieux et mort en 1933 des suites des gazages pendant la guerre

14/18. Nous avons aussi des documents de moments plus heureux avec les photos de mariages, de baptêmes, de communions.

C'est aussi des témoignages oraux que nous collectons. Ainsi, Pierre Richecœur époux d'Odette Ollivro, nous a raconté ses trois saisons qu'il fit à Jersey en 1948, 1949 et 1950 que nous publions en page 3. Car pour Jersey aussi les choses ont avancé. Nous sommes en contact avec nos cousins des îles anglo-normandes et l'Angleterre et échangeons informations et documents. Bien entendu les Ollivro de Jersey seront présents à la cousinade. Pour mieux correspondre avec nos cousins anglais, nous publions le *Journal de la Cousinade* en langue anglaise. ■

Jacky Ollivro
Signature de François Ollivro



Acte de décès de Mathurine OLLIVRO, au bois de Coëtlogon. Archives départementales 22

Le dix et six mil sept cent trente le corps de Mathurine Ollivro épouse
de Pierre Ollivro, âgée de deux jours et demi au bois de Coëtlogon est
inhumé dans le cimetière de Plumieux par le sieur Ollivro son
frère et gendre et autres qui ont déclaré en l'état de leur
santé et de leur vie. J. Ollivro p.p.

LES OLLIVRO ET LE TRAVAIL SAISONNIER À JERSEY.

Plusieurs membres de la famille Ollivro ont participé au travail saisonnier à Jersey et quelques-uns se sont installés à Jersey au cours de cette période.

Emmanuel né en 1881, François Marie né en 1884, Eugénie Anne Marie née en 1886, derniers des 15 enfants de OLLIVRO Louis Marie et HELLOCO Marie Rose sont partis au début des années 1900. Eugénie était donc très jeune. Emmanuel et Eugénie se sont installés sur l'île.

Emmanuel s'est marié à Clémence Huaut. Ils ont eu 9 enfants, tous nés bien sûr à Jersey. Le sixième enfant, George Alain est né en 1924, s'est marié avec Yvonne Rabet, née à Jersey de parents français. Trois enfants sont nés de cette union, Danila Yvonne, née en 1955, Roger George et Victoria Elizabeth Louise née en 1960.

François Marie a fait pendant plusieurs années les saisons et s'est marié à Marie Françoise Tholomé, née en France, à Groslay (Val d'Oise). Leur premier enfant Odil est né à Jersey. Nous ne savons pas (pour l'instant) où sont nés Hélène et Francis. Leur quatrième enfant, Georges Ollivro est né le 11 mai 1923 à Saint-Malo. Marin sur le bateau "l'Anjoué", il périt en mer, au large de Casablanca le 9 janvier 1945. Sa nièce, Marie Joëlle a entrepris de longues démarches afin que le nom de Georges Ollivro, *mort pour la France*, soit inscrit sur le cénotaphe de la Pointe Saint-Mathieu dans le Finistère.

Guillaume RABET et **Angélique GORVEL** natifs de Plœuc, grands parents maternels de Danila OLLIVRO épouse SIMON, petite fille de Emmanuel OLLIVRO ont émigré dans les années 1870.

Pierre RICHECŒUR époux de Odette OLLIVRO a fait 3 saisons 1948- 49 -50 et nous donne son témoignage sur ses séjours à Jersey. Avant lui, son père, prénommé également Pierre, a également fait plusieurs saisons.

A Langast, notamment au Breil, on se souvient encore d'un OLLIVRO, anglais, venu il y a 15 ou 20 ans à la recherche de ses origines. ■

LE TRAVAIL SAISONNIER ET L'ÉMIGRATION BRETONNE VERS JERSEY 1850 / 1950

L'émigration temporaire de quelques milliers de saisonniers chaque année débute vers les années 1850. Elle connaît son apogée à la fin du XIX^{ème} siècle, est ralentie dans les années suivant la première guerre mondiale puis pendant les années 1930, avant de connaître une dernière remontée après la deuxième guerre mondiale. Le mouvement diminue doucement à partir des années 1950 pour n'être plus que symbolique après les années 1960.



L'essor de la migration se fait en parallèle avec le développement de la culture de la pomme de terre qui demande de nombreux bras pendant la période de récolte. Jersey ne possède pas de réserve de main d'œuvre pour l'arrachage des pommes de terre primeurs, les agriculteurs de Jersey font venir des travailleurs français : normands et principalement bretons. La Bretagne du XIX^{ème} siècle est essentiellement rurale. Paysans et journaliers subsistent grâce à des activités annexes, telles que la pêche, le filage, le tissage, les travaux des forges, les forêts, le maquignonage. La cause déterminante de l'exode rural est la ruine puis l'arrêt de ces activités d'appoint et pour certains

Costarmoricains le travail saisonnier à Jersey est le moyen d'échapper à la misère.

3000 à 3500 travailleurs saisonniers sont embauchés chaque année sur l'île de Jersey. Les principaux ports pour la traversée sont Saint-Brieuc et Saint-Malo pour la Bretagne, Granville et Carteret pour la Normandie.

D'Armor ou d'Argoat, du Trégor ou du pays de Lannion, de la région de Saint-Brieuc au pays du Méné, de Bégard ou de Mur de Bretagne, de nombreux ouvriers, femmes et hommes, prennent le chemin de Jersey en embarquant à Saint-Brieuc- Le Légué sur les vapeurs de la ligne régulière ou de Tréguier sur des petits voiliers.

Ce travail saisonnier génère une émigration importante au cours de cette période. Dans la première décennie du XX^{ème} siècle, point culminant de cette émigration, 1 habitant sur 9 est d'origine française. (6011 pour 52576 habitants soit 11,4 %, recensement 1901). Cette présence française est principalement rurale (aux deux tiers).

Les Bretons et les Normands se rendent sur l'île pour les 6 à 7 semaines de la saison des pommes de terre. Les plus entreprenants trouvent du travail pour l'été et l'automne (avec les foins et la récolte des tomates) **Suite page 3**



Ouvriers bretons à Jersey. (La Chronique de Jersey du 6 juillet 1912).

leur intégration à la population jersiaise s'effectue rapidement.

Les enfants de Français nés sur l'île deviennent citoyens jersiais à leur majorité en vertu du droit du sol en vigueur à Jersey. ■

Réf : - l'émigration française vers Jersey 1850 1950 Michel MONTEIL Publications de l'Université de Provence. 2005

- l'émigration bretonne Marcel LE MOAL Coop Breiz. 2013

Suite de la page 2 puis pour l'hiver (pour s'occuper du bétail). Ils peuvent régulariser leur situation en demandant un nouveau visa au consulat.

A partir de 1918 un contrat de travail est obligatoire pour venir travailler à Jersey.

Tous les Français qui s'installent comme agriculteurs viennent d'abord comme simples ouvriers agricoles. Ce sont les conditions locales, les occasions existantes qui poussent certains à rester sur place alors que leurs compagnons reprennent le bateau pour la France.

Malgré des conditions difficiles sur le plan social imposées par le pays d'accueil et malgré une certaine hostilité, les immigrants français adhèrent à des valeurs et des modes de vie contraignants et

PIERRE RICHECŒUR, SAISONNIER À JERSEY



Mon père, avant moi, a fait les saisons à Jersey, pendant une dizaine d'années. J'avais 10/12 ans quand il a commencé. Il allait toujours dans la même ferme. A Jersey,

le dimanche mon père animait les bals dans la cour de la ferme car il sonnait de la vielle.

Je me suis marié en 1945. J'habitais Plaintel. Nous avions 3 vaches et aussi des moutons que je mettais dans la ferme, de moitié, à "mi-profit" : la brebis m'appartenait, mais si elle avait deux agneaux, il y en avait un pour moi et le second pour le propriétaire du champ. Il fallait bien gagner sa croûte. Durant cette période, je faisais plusieurs activités. Je travaillais sur les routes, pour le département. Je prenais également des tâches pour travailler dans des carrières de pierres. Le gars que j'ai remplacé était de Plaintel. Un jour je travaillais sur les routes avec lui et nous parlions de Jersey. Il me dit qu'il avait un bon patron là-bas mais qu'il ne retournerait pas car il prenait une ferme.

J'ai fait trois années. 1948 - 1949 et 1950. Nous devons nous inscrire à la mairie de Plaintel qui réalisait les démarches administratives. Je partais au mois de mars. Je restais 3 semaines, mais certains restaient plus longtemps, car après il y avait les tomates. Ma femme Odette restait à Plaintel avec notre fille Marie-Thérèse. C'était moi le responsable de l'équipe. Le patron de l'exploitation nous envoyait une lettre nous indiquant combien de personnes il lui fallait.

Il y avait un ramassage des saisonniers. Un car passait à Plaintel pour nous conduire à Saint-Malo où nous prenions le bateau. Nous passions à la douane. Nos valises étaient fouillées car nous ne pouvions pas emporter n'importe quoi. Comme nous faisons également le foin après les patates, nous emportions nos outils : faux, pierre à affûter, "logué", que nous mettions dans des sacs pour ne pas nous blesser. Il fallait jeter le sac à la mer. Ils craignaient les parasites genre doryphores. La fourche, nous l'achetions à Saint-Hélier et après la saison on la rapportait en France. Le bateau s'appelait le Brittany. C'était un bateau réservé aux saisonniers.

A Saint-Hélier, on nous appelait et le patron venait nous chercher. Le patron s'appelait Charles de Grussy. Il était mutilé. Il avait un

bras en moins. La ferme, c'était à Saint-John, les deux premières années et à Sainte-Marie la troisième année.

Il y avait une différence d'âge entre le patron et la patronne. Elle avait deux ans de plus que moi et lui 71 ou 72 ans.

En principe, c'est le chef d'équipe qui s'occupait de tout : couchage, repas,... Nous, nous couchions dans le grenier aménagé en chambres avec lits. Nous avions chacun notre box.

Nous étions trois la première année. Simone De Moy, Alphonse Chandemerle, qui est devenu gendarme par la suite et moi.

La deuxième année, il fallait être 4. Il y avait Raymond Bidan, Jeanine Le Conte, mon beau-frère Léon Le Conte et moi.

La troisième année il y avait Jeanine Le Conte, Raymond Bidan et moi.

Moi, je tirais les pommes de terre avec la fourche. Le second, on l'appelait « l'élopeur », secouait les patates et les mettait en rang et le troisième faisait le tri. Les grosses pommes de terre étaient destinées à la vente et les petites pour la nourriture des cochons, des vaches. On les mettait dans des barils et tous les jours il y avait un ramassage. Un camion venait chercher les barils qui étaient empilés l'un sur l'autre et les pommes de terre partaient pour l'Angleterre. C'était des pommes de terre « Prime » pour une consommation immédiate. Les pommes de terre, il ne fallait pas les piquer. Ceux qui les ramassaient les triaient. Nous avions le coup et la terre était légère, mais il y avait des orties. Comme nous étions payés à la tâche, nous commençons le travail le matin à 5 h / 5 h 30, au point du jour. Nous n'avions pas pris de petit déjeuner et à 8 heures, on venait nous chercher pour manger. A midi, il y avait le repas et le soir on s'arrêtait à 19 heures, c'était obligatoire, et on



Pierre RICHECŒUR et Odette OLLIVRO en 1945
Collection familiale Pierre Richecœur et Marie Thérèse David



Jersey - Sainte-Marie 1950.
De gauche à droite : Raymond Bidan, Pierre Richecœur, inconnue, Charles De Grussy, Eve De Grussy, inconnue, inconnue.
Collection Pierre Richecœur

Suite de la page 3

mangeait car le repas était prêt.

Quand j'y étais, il y avait déjà des machines à arracher les pommes de terre, mais le patron n'en voulait pas. Il estimait que cela abîmait les patates. « Ce n'est pas du travail, ça vaut pas le travail manuel ». C'est comme ici quand les moissonneuses sont arrivées.

Au repas, nous avions de la viande, mais ce n'était pas assez, car il y avait encore le rationnement. À cette époque, il y avait toujours des cartes de pain et de viande. Ça ne faisait pas lourd pour les tâcherons. La quantité allouée était mangée en deux repas. J'avais dit au patron « Ca va faire juste ! patron ». Mais il s'est « arrangé » pour que nous ayons plus de viande. Chez eux, il y avait tout ce qu'il fallait. Nous mangions beaucoup de frites. Nous n'étions pas malheureux, mais il fallait travailler.

Nous avions un bon patron. Par exemple, nous devons faire notre cuisine, mais en fait, c'était la patronne qui cuisinait pour tout le monde. Elle nous appelait quand c'était l'heure du repas. C'est elle qui lavait notre linge toutes les semaines.

Si des gens venaient les voir, et que nous étions présents, nous étions invités à boire le thé. Les patrons parlaient le français, sans accent. Pour rigoler, il nous « volait » notre tabac. Alphonse Chantemerle fumait. Le patron lui donnait des cigarettes mais Alphonse, lui, n'en donnait jamais. Il était un peu radin. Le soir, avant de se coucher, il veut fumer une cigarette. Il n'y avait plus de paquet. Le lendemain matin, le patron, lui dit « tiens, j'ai trouvé ce paquet, ce n'est pas à toi ? » Alphonse s'est senti obligé d'en donner une à tout le monde.

On ne travaillait pas le dimanche. Jeanine et la Patronne allaient se promener bras dessus bras dessous. On allait avec eux faire un tour en ville, à Saint-Hélier, en automobile. On ne voyait donc pas beaucoup les autres saisonniers.

Parfois, quand le patron et la patronne partaient se promener, ils me demandaient de traire les vaches. C'était une ferme où il y avait 6 vaches, avec des couvertures sur le dos et attachées au piquet. A Jersey, les petites vaches s'appellent des Jersiaises. Je ne sais pas combien la ferme faisait de « Vergers ».

Le patron nous emmenait manger des frites à Saint-Hélier. Un jour, il m'avait foutu une sacrée bourrée avec de la bière brune. Le patron de la ferme d'à côté, M. Picot, était également le propriétaire de la ferme où nous étions. Ses deux filles, Claire et Gwen, étaient institu-

trices. Les deux frères s'appelaient Francis, l'aîné, et Lionel. Les filles faisaient souvent des blagues. Un soir, au coucher, je m'allonge dans mon lit, il y avait plein d'orties dans le fond des draps. Nous étions dans une ambiance familiale, ce qui n'était pas le cas dans toutes les fermes. Les routes n'étaient pas larges mais goudronnées. Un dimanche matin, Lionel, qui avait une moto m'invite pour aller à Saint-Hélier. La peur de ma vie, je l'ai eue là. J'ai préféré revenir à pied. Après les patates, on faisait le foin, avant de revenir en France. C'était de l'herbe semée, nous coupions à la faux. Jeanine et Raymond suivaient pour faner et le lendemain ils recommençaient. C'était la même façon de procéder dans les autres fermes. On fauchait le foin ensuite on le mettait en petits ballots d'environ 4 kg, ce qui correspondait à la ration pour une vache.

Quand on fauchait, nous étions payés à la journée mais quand on bottelait, c'était payé à la botte. Ce n'était pas de grosses bottes. Nous étions payés au ballot. Nous faisons des tas de 5 ballots. Pour le ramassage, avec une "vaine" et un cheval, nous étions payés à la journée. Après les foin, on semait les betteraves, qui poussaient en 4 ou 5 jours. Ensuite, il fallait les déduire, les biner.

Il y avait des Français dans toutes les fermes.

Le patron d'une ferme à côté n'était pas bon pour l'ouvrier. Le ... qu'il s'appelait. Il y avait une dizaine de tâcherons. Il était mauvais. Il gueulait sur les gens. Il n'y avait rien à faire de lui. Les saisonniers venaient une année mais ne revenaient pas l'année suivante dans cette ferme.



Pierre RICHECŒUR présente le "loguë", une corne munie d'un crochet en métal permettant de l'accrocher à la ceinture. La pierre à affûter était glissée dans la corne remplie d'eau.

On gagnait plus qu'en France. En tant que responsable de l'équipe, je gagnais un peu plus que les autres. Le patron nous payait avant de partir et on passait à la banque à Saint-Hélier qui nous donnait de l'argent français. Travailler à Jersey doublait à peu près le revenu que nous avions en France et ça ne coûtait pas cher aux patrons. Quand la saison des pommes de terre était finie, il y avait les tomates. Celui qui voulait faire la saison des tomates devait attendre 8 ou 15 jours. Pendant ce temps, il travaillait à la journée. J'ai connu des saisonniers qui restaient 2 mois.

J'aurais bien aimé que les patrons viennent nous voir en France, mais ils ne sont jamais venus. Moi, je ne suis jamais retourné à Jersey». ■

Janvier 2014

LA COUSINADE OLLIVRO : QUELQUES INFOS

La préparation de la cousinade se poursuit activement en parallèle avec les recherches généalogiques. Une première réunion s'est tenue à Langast le samedi 15 février à laquelle participaient notamment Jade OLLIVRO, dix huit mois et Pierre Richecœur, 92 ans, doyen de cette assemblée et de la commune.

Tout ce que nous avons présenté dans le numéro 1 sera réalisé, il reste maintenant à organiser dans les détails chaque temps fort de ces deux journées.

LA JOURNÉE DU SAMEDI 28 JUIN (DE 10 H 30 À 18 H)

Ouvert au public. Entrée gratuite.

Une affichette et un flyer annonçant cette *journée généalogie et d'histoire locale* seront imprimés et distribués dans un large rayon autour de Langast.

Généalogie et histoire locale.

La généalogie OLLIVRO sera organisée par module présentant chacun une branche de l'arbre avec exposition de photos et documents accrochés ou sous vitrine pour les objets et documents fragiles. Il sera également possible de consulter les albums photos par collection familiale. N'hésitez pas à confier avant la cousinade ou à apporter les 28 et 29 juin vos documents et photographies, même ceux qui vous paraissent sans intérêt car ils peuvent venir confirmer une information, croiser l'histoire d'un lieu ou d'une époque. Nous sommes à la recherche de vitrines de tous types pour l'exposition des documents et objets. Cet appel s'adresse bien entendu aux cousins et amis résidant dans les Côtes d'Armor.

Nos partenaires pour cette journée, dont la liste s'allonge, bénéficieront des mêmes conditions de présentation.

Un bar sera ouvert. Des crêpes, proposées à la vente, seront réalisées sur place par Marie Noëlle OLLIVRO, qui accepte volontiers d'être aidée dans cette tâche.

Un chapiteau, prêté par Raymond David, sera monté en extérieur pour les diverses animations.

LA SOIRÉE DU SAMEDI

Le soir, à partir de 19 h, c'est l'apéritif dînatoire avec une animation musicale et artistique : conteur, accordéons diatoniques, vieilles et danseurs en costume,... le programme s'étoffe. Le dîner sera proposé sous forme de buffet. Là encore, si vous avez des talents de cuisinier(e), et si vous habitez pas trop loin de Langast, vous pouvez confectionner des plats sucrés/salés.

LA JOURNÉE DU DIMANCHE 29 JUIN

L'exposition sur la généalogie OLLIVRO sera toujours en place pour la journée.

Le matin, les lève-tôt pourront profiter d'une balade randonnée dans la campagne de Langast.

Le repas de la cousinade a été confié au restaurateur traiteur de Langast. Nous devons connaître précisément les nombre de « cousins » désirant prendre part à ce repas.

Bien entendu, tout le programme détaillé sera présenté dans le numéro 3 du Journal de la cousinade.

Bulletin d'inscription.

C'est le document important pour l'organisation de cette cousinade. Il vous parviendra avec le numéro 3 de ce journal dans la deuxième quinzaine de mai. Il faudra le renvoyer le plus rapidement possible et au plus tard pour le 14 juin. Une participation financière sera demandée pour la soirée du samedi ainsi que le repas du dimanche. Ce bulletin d'inscription vous permettra également d'indiquer si vous souhaitez aider à l'organisation de cette cousinade et dans quels domaines.

Une seconde réunion d'organisation est programmée pour le **samedi 7 juin à 15 h à Langast**. Comme pour la première, tous les cousins et les amis qui veulent nous donner un coup de main dans la préparation et le déroulement de la cousinade sont les bienvenus.

Première réunion d'organisation de la cousinade avec notamment Jade OLLIVRO et Pierre Richecœur, doyen de cette assemblée et de la commune de Langast.

Debout, de gauche à droite Jade Ollivro, Erwan Ollivro, Marie Noëlle Ollivro née Le Mée, Michel Ollivro, Yvonne Ollivro née Rault, Catherine Ollivro née Cornet, Marcel Ollivro, Marie-Thérèse David née Richecœur, Alain Le Gall, Catherine Beauvir.

Assis, de gauche à droite : Jean Rouillé, Jacky Prisé, Raymond David, Pierre Richecœur, Hervé Ollivro, Fernande Ollivro née Le Moine.

Derrière l'appareil photo : Jacky Ollivro



Modèle n° 57
 Art. 330 de l'instruction ministérielle
 du 29 juillet 1918.
 n° 36
 de la Nomenclature spéciale.

Classe de recrutement 1918-1
 Numéro du registre ou à la liste matricule L. 112. D
FASCICULE DE MOBILISATION.
 (Modèle 2.)

4 - REGION. Classe de mobilisation : 1918
 Bureau de recrutement d. **Charente**

Nom et prénoms **OLLIVRO**
 Né le **4 Février 1895** à **Morieux (Canton)**
 Profession : **Martellier Cantonnier**
 Grade : (1) **2^e classe**
 Domicilié à **Marville-Moutiers-Brûlé**
 Canton de **Reus**
 Département de **Sure-et-Loir**
 Est placé dans la position « SANS AFFECTATION ».

VOIR L'ORDRE POUR LE CAS DE MOBILISATION
 PAGE 3 DU PRESENT FASCICULE.

(1) Pour les cartes d'identité la mention « Service militaire » pour les hommes
 tenant à ce service.

Livret militaire de Louis Marie OLLIVRO,
 né à Morieux (22) en 1895 et décédé à
 Marville-Moutiers-Brûlé (28) en
 1933.
 Collection Noëlle OLLIVRO/
 BRIAVAL.



Louis Marie OLLIVRO, né à Langast (22) en 1881 et décédé à
 Langast en 1967, son épouse Angèle Marie GOUBIN, née à
 Péderne (22) en 1893 et décédée à Langast en 1978, leur fille
 Jeanne Marie Louise Victoire née en 1918 à Langast et décédée
 en 1996 à Lannion.
 Collection Armelle ROUILLE.

LIVRET D'OUVRIER
 APPARTENANT
Marie Ange Ollivro
 NÉ A
Langast, le 17 octobre 1891

CONTENANT :
 LA LOI DU 2 JUILLET 1898
 ayant pour objet d'abroger les dispositions relatives aux
 livrets d'ouvrier.
 LA LOI DU 9 AVRIL 1898
 concernant les
RESPONSABILITÉS DES ACCIDENTS
 dont les ouvriers sont victimes dans leur travail
 ET LES DÉCRETS RELATIFS A CETTE LOI
 RENSEIGNEMENTS DIVERS
 UNE CARTE DE FRANCE
M. F. & G. Q. Paris

Couverture du livret d'ouvrier de Marie Ange OLLIVRO
 né à Langast (22) en 1891 et décédé à Langast en 1971.
 Collection Jacqueline BERNABLE.



Double mariage à Saint-Gouéno (22) en 1930. Henri Ollivro et Adrienne Malard et J Malard et Anna Ollivro
 Collection Marcel Ollivro. Saint-Jacut du Mené

Erratum. Dans le journal de la cousine numéro 1, nous
 indiquions que Jacqueline Bernable était la petite fille de
 Henry Collardey et Gabrielle Ollivro. Elle est en réalité la
 fille de Henry et Gabrielle, la petite fille de Marie Ange
 Ollivro et l'arrière petite fille d'Emmanuel Ollivro.

Contacts

Jacky Ollivro 25 A Boulevard la Tour d'Auvergne 22000 Saint-Brieuc

Tél : 02 96 78 59 83 Mail : j.ollivro@orange.fr

Hervé Ollivro 9 rue de Ronceray 35 150 Corps Nuds

Tél : 02 99 44 06 72 Mail : msch.ollivro@laposte.fr